



LE COQ

UNE fois, un coq, en grattant sur un fumier, trouva une bourse remplie de deniers. Il se mit tout de suite à compter ces deniers, et quand il eut tout compté, il remit l'argent dans la bourse et se la pendit autour du cou : il y avait juste cent écus. Au bout d'un moment, il vient à passer un *monsieur*.

— Adieu, coq.

— Adieu, *monsieur*.

— Hé! que portes-tu là dans cette bourse?

— Cent écus en deniers que je viens de trouver.

— Bah! laisse-moi compter, pour voir.

— Je veux bien, dit le coq.

Et il ôta la bourse de son cou, et le *monsieur* se mit à compter les deniers. Et de compter, et de compter. Pendant qu'il comptait, le coq s'endort.

Que fait alors le *monsieur*? il laisse le coq endormi là et s'éloigne à grands pas, en emportant la bourse. Mais le coq se réveilla bientôt après; il se mit à sa poursuite en criant de toutes ses forces :

— Coquerico! *monsieur*, rends-moi mes cent écus!

Mais plus il criait, plus le *monsieur* se hâtait : il s'en alla sans retourner la tête et disparut au fond du chemin.

Le coq se met à aller en avant, en avant, en avant : il rencontre un nid de guêpes.

— Adieu, commère guêpe, dit-il à l'une d'elles qui était devant le trou.

— Adieu, compère coq.

— Veux-tu venir avec moi?

— Et où vas-tu?

— Enfourne, enfourne-toi dans mon ventre, tu le sauras.

Et la guêpe et toutes celles du nid s'enfourment dans son ventre.

Il se remet à aller en avant, en avant, en avant : il rencontre une lagune.

— Adieu, commère lagune.

— Adieu, compère coq.

— Veux-tu venir avec moi?

— Et où vas-tu?

— Enfourne, enfourne-toi dans mon ventre, tu le sauras.

Et la lagune s'enfourne dans son ventre.

Il se remet à aller en avant, en avant, en avant : il rencontre le loup.

— Adieu, compère loup.

— Adieu, compère coq.

— Veux-tu venir avec moi?

— Et où vas-tu?

— Enfourne, enfourne-toi dans mon ventre, tu le sauras.

Et le loup s'enfourne dans son ventre.

Il se remet à aller en avant, en avant, en avant : il rencontre le renard.

— Adieu, compère renard.

— Adieu, compère coq.

— Veux-tu venir avec moi?

— Et où vas-tu?

— Enfourne, enfourne-toi dans mon ventre, tu le sauras.

Et le renard s'enfourne dans son ventre.

Il alla encore en avant, en avant, en avant : à la fin il arrive à la maison où demeurait le *monsieur*;

Il monte aussitôt sur la barre du séchoir et se remet à chanter :

— Coquerico! *monsieur*, rends-moi mes cent écus!

Les gens de la maison étaient tout étonnés.

— Mais d'où vient donc ce coq, se demandaient-ils entre eux, et pourquoi chante-t-il de la sorte?

Quand le soir arriva, le *monsieur* appela la servante :

— Fille, va-t'en prendre ce coq, et enferme-le-moi dans la volière, avec les canards. — Les canards le tueront, pensait-il; demain je n'entendrai plus ce tapage.

La servante part. Elle va prendre le coq, qui s'était endormi sur la barre, et l'enferme dans la volière, avec les canards. A peine était-il là que les canards se jettent tous sur lui, le mordant, lui arrachant les plumes, d'un côté, de l'autre, partout à la fois. Mais lui :

— Compère renard! compère renard! sors vite de mon ventre, les canards sont après moi.

Le renard sort de son ventre; il se jette sur les canards, il les étrangle tous, les uns après les autres. Quand il fut bien repu, il s'en retourna où il était.

Le lendemain, de bonne heure, la fille arrive à la volière pour lâcher les canards : elle pensa

tomber quand elle vit ce carnage ! Elle s'en retourne tout court et va, tout effarée, dire la chose au maître. En même temps le coq s'échappe et revient se percher sur la barre du séchoir.

— Coquerico ! *monsieur*, rends-moi mes cent écus !

Et tout le long du jour ce fut le même refrain. Les gens de la maison n'en revenaient pas et ne savaient qu'en dire. Quand il fut bientôt nuit :

— Fille, dit le maître, retourne prendre ce coq et enferme-le-moi dans l'étable, avec la vache. — Avec la vache, pensait-il, tu ne t'en tireras pas ; cette fois ce ne sera pas long.

La servante part ; elle va prendre le coq et l'enferme dans l'étable, avec la vache. A peine était-il là que la vache commence à s'approcher de lui, en reniflant, et le menaçant de ses cornes.

— Compère loup ! compère loup ! dit-il, sors vite de mon ventre, la vache veut m'encorner.

Le loup sort de son ventre ; il saute sur la vache, l'égorge aussitôt sur la place. Quand il se fut rassasié, il s'en retourna là d'où il était venu.

Le lendemain, au point du jour, la servante s'en va à l'étable pour traire la vache : elle la trouve morte, à moitié dévorée, étendue sur la litière.

Pendant qu'elle restait là à regarder, la bouche ouverte, tant elle était surprise, le coq s'échappe et revient se percher sur la barre du séchoir :

— Coquerico! *monsieur*, rends-moi mes cent écus!

Quand il sut ce qui était arrivé, le maître ne se sentait plus de colère!

— J'en viendrai à bout! dit-il. Ce soir, tu allumeras le four, tu le chaufferas bien, tu jetteras ce coq dedans. Je veux qu'il cuise tout vif.

Le soir venu, la servante apporte le bois au four, y allume un grand feu, le chauffe bien : elle va prendre le coq et l'enferme là tout vivant.

— Lagune! lagune! dit le coq, sors vite de mon ventre, le feu du four me brûle.

La lagune sort vite de son ventre, se répand dans le four, le refroidit à l'instant. Quand il fut refroidi, elle s'en retourna où elle était.

Le lendemain matin, croyant le coq brûlé, la servante s'était mise à son ouvrage, sans se presser de revenir au four. Quand il fut grand jour, comme il ne voyait rien venir, le coq s'ennuya d'attendre, il recommença à chanter :

— Coquerico! *monsieur*, rends-moi mes cent écus!

Et la fille d'accourir, en toute hâte. Elle ouvre la porte, et trouve le coq sans aucun mal, tout guilleret au milieu du four. Elle revient, tout en émoi, avertir encore le maître.

— C'est donc le diable qui l'envoie ! dit-il. Retourne prendre ce coq et apporte-le-moi ici, je veux lui tordre le cou.

Et elle de repartir, et de courir chercher le coq.

— Commères guêpes ! commères guêpes ! dit celui-ci, sortez vite de mon ventre, le *monsieur* veut me tordre le cou.

Et les guêpes sortirent en foule de son ventre et se jetèrent sur le *monsieur*, piquant de-ci, mordant de-là, aux yeux, aux mains, partout, si bien qu'il lâcha le coq au plus vite et se mit à trépigner et se tordre en courant de tous côtés et jurant comme un juif*. Et le coq, à quelques pas, de crier plus fort que jamais :

— Coquerico ! *monsieur*, rends-moi mes cent écus !

Tant qu'à la fin le *monsieur* n'y put plus tenir ; il courut chercher la bourse du coq et la lui jeta à la tête en disant :

— Tiens, fils du diable* ! délivre-moi, voilà tes cent écus !

Et alors les guêpes le laissèrent en paix, et le coq reprit sa bourse et s'en retourna par où il était venu, en chantant comme un homme * 1.

Moi je mis le pied sur une taupinière,
Je m'en revins à Labouheyre.

(Conté en 1886 par Jean Saubesty.)

* Résolument, gaillardement.

